

ECOPOLITIQUE NOW !

Multitudes n°24 [online]

STARHAWK

Une présence païenne à la Nouvelle Orléans après Katrina

[extraits de lettres de Starhawk.]

14 septembre 2005

En tant que païens, adorateurs de la nature, comment répondons-nous à un événement comme l'ouragan Katrina, un des désastres naturels les plus destructeurs de l'histoire des Etats-Unis ? Que signifie adorer quelque chose qui, d'un souffle, peut balayer une grande ville ? Voyons-nous là une punition, une réponse à quelque péché païen ? Ou bien une leçon objective quant à la réalité du changement climatique et du réchauffement de la planète ? Ou encore d'une déesse surchauffée chassant les derricks qui la mettent en fièvre ?

Les religions païennes ne sont pas des systèmes punitifs. Nous n'adorons pas des dieux qui nous récompensent mais une déesse – ou des dieux et des déesses, du mystère. La Déesse a un immense pouvoir, à la fois créatif et destructif : le pouvoir qui fait pousser une racine à partir d'une petite graine et envoie la tige jusqu'au ciel, le pouvoir du tremblement de terre et celui du volcan, le pouvoir de la pluie qui nourrit les moissons et les ouragans. Nous disons qu'à ce pouvoir nous devons du désir, de l'étonnement et de la gratitude, pas de la peur.

Les grands pouvoirs de la nature ont une intelligence, une conscience, même si elles sont différentes en étendue et en esprit de la nôtre. Tout dans la nature est vivant et parle : l'intelligence profonde, cristalline du cœur en pierre de la planète, les ligaments fongiques qui relient les racines des arbres pour former le réseau qui innerve les forêts, les oiseaux qui chantent et la biochimie des plantes et des champignons, tout communique. Notre pratique spirituelle, notre pratique de la magie, consiste à ouvrir nos yeux, nos oreilles et nos cœurs pour être capable d'entendre, de comprendre et de communiquer en retour. Et ces pouvoirs veulent que nous communiquions avec eux. La Déesse n'est pas omnipotente – elle crée en commun avec les êtres humains. Elle a besoin de l'aide des humains pour créer la fertilité et la régénération. Les éléments, les ancêtres, les êtres spirituels qui nous entourent veulent travailler avec nous pour protéger la terre et la soigner, mais ils ont besoin pour cela que nous les y invitions [...].

En tant que sorcière, en tant que prêtresse de la Déesse, je trouve un moment chaque jour pour méditer et écouter, si possible dans un lieu où j'ai un contact direct avec la nature. Je n'utilise plus que rarement un autel dans une pièce, je préfère m'asseoir dans les bois, ou au moins dans mon jardin ; je calme mes pensées, j'ouvre mes yeux, je regarde et j'écoute. Et ce que j'ai entendu récemment, en compagnie de chaque autre personne que je connais au contact des pouvoirs profonds de la terre, c'est l'angoisse, la détresse, la rage et l'impression de menace. Les processus de destruction environnementale, en particulier le réchauffement climatique, sont déjà en route. Il y a quelques semaines, pendant que nous préparions le camp des sorcières activistes que devait tenir dans l'Oregon notre réseau *Reclaiming*, j'ai demandé « Y a-t-il un moyen d'éviter la mort et la destruction massive ? » La réponse a été catégoriquement non [...].

Le réchauffement de la planète augmente l'intensité des orages. Si vous augmentez le feu sous de l'eau bouillante, les bulles deviendront plus grandes, plus rapides, plus fortes. Les

ouragans tirent leur énergie de la chaleur dans l'eau de mer. Le Golfe du Mexique est anormalement chaud – et les ouragans ont doublé d'intensité moyenne dans les quinze dernières années. L'ouragan Katrina est un phénomène naturel, mais sa progression de l'intensité 2 à l'intensité 5 au fur et à mesure qu'elle traversait le golfe est un phénomène causé par l'homme, une fonction de nos choix et de nos décisions, notre échec dans le choix d'un autre développement.

Les formes et les noms que nous attribuons aux dieux, aux déesses et à leurs pouvoirs aident à traduire ces forces dans des termes que nos esprits humains peuvent comprendre. Les traditions Yorubas qui s'enracinent dans l'ouest africain ont donné le nom Oya à l'ouragan, à ses grands pouvoirs de changement soudain et de destruction. La santeria, le candomblé, le lucumi, le vaudou, tous font de Oya un des *orishas* majeurs, un grand pouvoir. On lui fait des offrandes, des cérémonies sont faites en son nom, les prêtresses dansant jusqu'à la transe pour le faire communiquer directement avec la communauté humaine. Aucune ville des Etats-Unis n'a plus d'adeptes de ces traditions que la Nouvelle Orléans [...].

La Nouvelle Orléans a survécu à l'ouragan, et un jour après les digues ont lâché, et les eaux sont entrées. Elles ne sont pas entrées par l'acte de la Déesse, mais par un manque de ressources. L'administration Bush avait systématiquement limité les crédits pour le contrôle des inondations, pour la réparation et le renforcement des digues. L'argent était parti pour la guerre d'Irak. L'essentiel de la garde nationale de Louisiane était en Irak. La FEMA, l'agence fédérale responsable des désastres naturels, avait été réorientée vers le terrorisme et sa direction donnée à un fidèle de Bush sans expérience dans la gestion des désastres.

Des semaines après, la Nouvelle Orléans reste toujours sous la loi martiale. Les efforts officiels de secours sont allés de l'inepte au brutale ; le manque de planification et de souci des vies humaines, le caractère punitif de la réponse officielle,

semblent profondément liés au racisme qui n'accorde pas de valeur à la vie des pauvres en particulier s'ils sont noirs [...].

2 octobre 2005 : déblaiement et reconstruction après l'ouragan

Les ouragans Katrina et Rita ont affecté une région de la taille de la Grande Bretagne. Pendant que la réponse officielle du gouvernement était ou inadéquate ou abusive, des centaines et des milliers de gens ordinaires ont donné du temps, des compétences et des ressources pour aider les survivants. Maintenant que les eaux descendent, de l'aide est toujours nécessaire dans de nombreux endroits. Le collectif Terre commune dans le quartier d'Alger, une banlieue de la Nouvelle Orléans a organisé des services communautaires, une clinique, et résiste aux tentatives d'éviction des habitants qui restent dans la ville. Les cuisines du Rassemblement Arc-en-ciel ont nourri des milliers de personnes. Les Vétérans pour la Paix ont utilisé leurs compétences et leur expérience pour aider à apporter les denrées et les services nécessaires aux gens [...].

Pendant les premiers jours d'octobre, nous serons installés dans un camp sur le terrain d'un ami, près de la Réserve Houma, à une heure et demi de la Nouvelle Orléans, et nous travaillerons à aider les personnes âgées et ceux dont les maisons après avoir été inondées ont besoin d'être nettoyées, d'être débarrassées de la terre et rendues habitables. Le travail n'aura rien de glorieux, et nous n'aurons peut-être pas l'occasion de faire de la permaculture ou des projets écologiques, mais notre intention est de faire ce qui est le plus nécessaire. Plus tard les choses peuvent changer si de nouveaux besoins apparaissent.

De qui a-t-on besoin ? De toute personne qui peut travailler dur, rester en bonne santé dans des conditions rudes, être autonome, et faire ce qui a besoin d'être fait. Les personnes avec des compétences en menuiserie ou en maçonnerie, en traumatisme et psychologie de crise, en

médecine sont toujours utiles, mais ceux qui peuvent conduire, nettoyer en général ou qui veulent bien faire des choses désagréables sont utiles aussi. Nous devons être tous capables de travailler en empathie avec des milieux culturellement différents [...].

12 octobre 2005 : le soleil après l'inondation

Je suis assise dans l'immeuble en face de la clinique installée à Alger par Terre commune, l'organisation de base que nous sommes venus soutenir à la Nouvelle Orléans. La clinique est dans les locaux d'une mosquée dans ce quartier noir de ce qu'on appelle la rive ouest (et qui curieusement est sur la coté Est de la ville) qui a échappé à l'inondation. A une table près de moi quatre personnes de groupes ethniques différents jouent aux dominos [...].

Il y a un mois cette communauté était au bord de l'émeute raciale. Juste après Katrina, quand la garde nationale de Louisiane était pour l'essentiel en Irak et que la police n'arrivait plus à maintenir l'ordre, des groupes de miliciens blancs parcouraient les rues, tirant sur tout jeune noir soupçonné de piller. Les citoyens noirs s'armaient aussi.

C'est alors que Malik, un militant de quartier, membre du parti Vert et ancien des Blacks Panthers, appela à l'aide ses anciens camarades et toute la communauté militante en général. Scott Crow, un jeune militant blanc d'Austin, arriva et travailla avec Malik à se défendre contre les miliciens, sur le porche de la mosquée. Quand la menace immédiate eut cessé, ils ont commencé à s'occuper de distribuer de la nourriture, de l'eau, des soins. C'est de leur effort qu'est né le collectif Terre commune. Bien longtemps avant que la Croix Rouge, la FEMA, ou l'aide officielle arrivent, ils distribuaient des denrées et aidaient les gens à rester et à résister à l'évacuation.

Je rentre dans la clinique pour un vaccin antitétanique. Une grande salle est divisée en espaces de bureaux et de consultation. La femme au bureau me sourit, un jeune volontaire vient, me prend à part, et m'examine rapidement. Il est là depuis un mois, et à l'air fatigué mais fier. La clinique est vieille d'un mois, et elle a déjà servi à plus de deux mille personnes, dont beaucoup ne bénéficiaient pas de soin avant. Il n'y avait pas de centre de soins dans ce quartier [...].

Il y a deux gardes nationaux qui se font un chemin dans la foule, et Baruch me dit qu'ils nous protègent de la police qui harcèle systématiquement le personnel de la clinique. De l'autre côté de la rivière, la police a arrêté trois des jeunes volontaires qui aidaient Mama D, qui est en train de nettoyer un quartier, pour que quand les gens reviendront ils aient quelque part où aller. Deux étaient blanc, un était noir ; les policiers ont battu le jeune noir sévèrement, lui ont envoyé des coups de pied dans la poitrine, et lui ont volé son argent. Ils ont été mis en prison avec des tas de gens qui ont été arrêtés simplement parce qu'ils étaient assis devant leur porche. Dans le quartier français, quelqu'un a fait une vidéo d'un groupe de policiers en train de battre gravement un vieil homme. Il y a des centaines d'incidents comme cela, chaque jour.

Le racisme est comme la boue noire qui souille les maisons longtemps submergées. Il pénètre tout, s'étale et corrompt tout sur son chemin : la police, la réponse lente et négligent des officiels, les valeurs différentes mises dans la vie humaine selon la couleur et la classe. Bien souvent, c'est sous la surface, caché comme des spores de privilèges, un sens profondément inconscient de la distinction, ou du manque. Mais les flots ont tout détrempé, et maintenant c'est visible, et croissant. Non pris en compte, le racisme détruit les plus fortes fondations et les structures les plus robustes, et ce que nous avons vu ici, c'est certaines structures de bases du gouvernement, de la simple décence humaine, qui s'effondrent [...].

13 octobre 2005 : Qui enlèvera les débris ?

C'est comme une scène de film d'apocalypse – une foule de gens rassemblés dans la rue devant la taverne local du district Bywater dans le Neuvième quartier. Le bas de ce quartier, quelques immeubles plus loin est la scène de la pire destruction, mais ce quartier éclectique, l'un des centres de la culture alternative de la Nouvelle-Orléans, a heureusement échappé à plus de dommage. Cependant les toits sont partis, les maisons sont pleines de boue et dans les rues s'entassent des débris qui six semaines après l'ouragan n'ont toujours pas été ramassés.

Les personnes rassemblées là sont noires, blanches, gays, hétéros, un mélange d'artistes et de vieux Cajuns, tous parlant à s'en rendre fous, se saluant les uns les autres et buvant de la bière. Malik, un des fondateurs du collectif Terre commune, les rappelle à l'ordre. Il me fait penser à un vieux lion, avec sa crinière de dreadlocks, tournant sa tête lentement d'un côté à l'autre, surveillant un orgueil débridé. Il souligne le travail que Terre commune a fait à Alger, leur dit que s'ils peuvent s'organiser, Terre commune, leur apportera du matériel et leur amènera des volontaires. Tout le monde parle à la fois et s'interrompt, mais il y a une énergie vivante, forte [...].

- De quoi avez-vous besoin ici, demande Malik ?
- De poubelles, répondent les gens en hurlant.
- Malik les arrête : si le gouvernement ne les enlève pas, vous devrez faire comme nous de l'autre côté de la rivière, le faire vous-mêmes. Maintenant, qui veut le faire, qui est volontaire ? (La plupart des gens lève la main)...
- Quand voulez vous commencer ?
- Maintenant.

Nous nous retrouvons le lendemain matin dans le jardin de la place Washington, où une cuisine de Famille Arc-en-ciel distribue la meilleure nourriture gratuite de la ville, bien meilleure que les rations militaires ou les autres paquets distribués par les

organisations de secours officielles. Nous nous organisons en mangeant des œufs et des crêpes. Qui s'occupera des poubelles ? C'est toujours la question qui se pose dans toute vision de l'utopie. Qui fera le sale boulot ?

Quinze d'entre nous y vont, un mélange de volontaires de Terre commune et nettement plus de la communauté locale. Nous commençons au coin de la rue par le bar où nous nous sommes rencontrés la veille au soir, et nous commençons à ramasser des sacs d'ordures, des sacs en plastique pleins de nourriture en train de pourrir, et tous les débris éjectés des maisons et des boutiques inondées. Le petit magasin du coin à la moitié de son toit arraché, et toutes ses marchandises dans la rue. Nous lançons les sacs à l'arrière de camions d'enlèvement, et les empilons sur l'allée centrale de l'avenue principale, à côté, là où la ville peut aisément les surveiller. Nous trions les déchets et mettons à part tout ce qui est récupérable. C'est un travail dur, sale, physique et qui fait suer mais met en joie, comme d'aller à la gym, qui est même plus joyeux parce que nous travaillons ensemble, et satisfaisant car il n'y a que le nettoyage de quelque chose de vraiment, vraiment très sale, qui peut satisfaire.

Demain, nous essaierons de trouver une remorque et de ramener des réfrigérateurs. Presque chaque maison dans le quartier a un réfrigérateur mort, certains cadénassés. Les gens sont avertis de ne pas les ouvrir dans les maisons, car on ne pourrait pas se débarrasser de l'odeur de moisi. On peut toujours les laver à l'eau de javel, puis les faire sécher au soleil pendant des jours, l'odeur revient toujours, et ils n'en finiront plus de tomber en panne. Le gâchis phénoménal de l'énergie incorporée dans tous ces appareils interpelle, mais je ne peux vraiment pas penser d'un véritable bon usage pour eux, si ce n'est de les remplir de torchis et de ciment, de les refermer, et de les stocker comme matériaux de construction naturelle. Un mur formé de blocs de frigidaires serait un bon isolant, aurait une faible masse thermique, et serait vraiment trop dur pour y attacher quoi que ce soit. Et les pannes seraient toujours un

problème. Mais c'est le genre de choses auxquelles l'esprit peut réfléchir pendant qu'on enlève les ordures.

Pendant ce temps Juniper essaie vaillamment d'alerter les agences de la ville sur les ordures à enlever. On lui dit d'appeler le 211, les services d'urgence. Là on lui répond que l'Eglise baptiste est responsable des déchets solides. Ah ? Même s'il s'agit de l'Eglise de Bush, nous ne pouvons pas tout à fait le croire. Elle essaie l'entreprise chargée des ordures localement – on lui répond que le maire les a remplacés la semaine passée par le corps des ingénieurs militaires. Juniper arrive à joindre une curieuse femme dans un centre d'appel de ce corps dans le Tennessee qui ne sait pas de quoi elle parle. Au bout d'une heure et de vingt-cinq appels, elle revient vers le 211 et les Baptistes. Certes les Baptistes ont une religion intéressante mais nous ne savions pas qu'ils étaient experts en gestion des déchets. Peut-être s'agit-il d'un lien profond entre la religion et la pureté ? Accueillez Jésus dans votre cœur, et il emportera votre réfrigérateur mort dans une autre dimension ? Si tous les Baptistes du sud voulaient bien venir à la Nouvelle Orléans, et emporter chacun un sac de détritus, nous pourrions nettoyer la ville en un jour, mais même quelques-uns au volant de quelques grosses bennes à ordures seraient déjà un plus. Faut-il plutôt se tourner vers la Mafia ? Ou plutôt, une idée bien radicale, si chacun dans le pays pouvait consacrer une petite somme de ses revenus pour fournir les services dont tout le monde a besoin, nous pourrions alors acheter des bulldozers et des bennes à ordures pour nettoyer de façon réglementaire tous les quartiers où les gens vivaient ? Nous avons quelque chose comme cela, qui s'appelait gouvernement, avant l'arrivée de Bush et de ses copains d'extrême-droite qui ont commencé à lui couper systématiquement les fonds et à convaincre les gens qui valait mieux dépendre de la charité religieuse pour résoudre tous leurs problèmes.

Mais les Baptistes ne sont pas bien formés du tout à la gestion des déchets – nous ne sommes même pas sûrs qu'ils savent qu'on attend d'eux qu'ils le fassent. En tout cas on n'en

a aucune preuve ici. C'est un groupe de voisins et de bénévoles païens, anarchistes, athées et autres indésirables qui viennent de commencer.

De l'autre côté de la rue, une maison délabrée arbore un grand drapeau américain. L'homme à l'intérieur, un grand cajun avec une casquette de baseball, sort et nous offre de l'eau. C'est un ex-marine qui a participé à l'entraînement des contras au Honduras contre les Sandinistes, jusqu'à ce qu'il s'en dégoûte. Il est ravi que nous nettoyions le quartier, nous raconte des histoires sur l'ouragan, comment après son passage, tous les voisins se sont rassemblés et ont fait un grand barbecue, avec la viande qui sinon allait pourrir dans les frigidaire. Il nous dit qu'il s'inquiétait pour ses vieux voisins noirs diabétiques de l'autre côté de la rue, qu'il leur avait cherché des fruits et les avait trouvés nourris. « Je ne comprends pas le racisme, il ajoute. J'ai six sortes de sang dans les veines. Ma famille est ici depuis des générations, depuis cinq cents ans. Je suis pour partie un indien Chittimacha. La raison pour laquelle j'ai l'air blanc, c'est que ma mère s'est mariée avec un Allemand, mais mon arrière grand-père était un grand africain d'un mètre quatre vingt ».

C'était pourtant un des snipers, qui s'était assis sur son toit pour tirer avec sa carabine sur les pilleurs annoncés. Le quartier est plein d'inscriptions « vous êtes surveillés », « attention chiens méchants », « quartier protégé par Smith et Wesson ». Il hisse son drapeau dès que le vent tombe, mais il hait le gouvernement. Pour lui ce drapeau signifie le peuple américain. « C'est formidable, dit-il en nous apportant de l'eau froide et de quoi nous laver les mains. Et ce sont les gens qui le font, pas le gouvernement. »

A la fin de la journée nous allons au BJ, le bar du quartier. « C'est notre salon », me dit une femme. Ils sont de retour ce jour, comme beaucoup d'autres, et c'est très beau de les voir de retour. Ils courent les uns vers les autres, hêlent leurs voisins, rient et pleurent. L'un d'entre eux paie une bière à toute

l'équipe de nettoyage, tout le monde nous en offre, jusqu'à quarante chacun, bien plus qu'on peut en boire !

Quel plaisir la Nouvelle Orléans, une ville si différente de la plupart dans ce pays, avec ces communautés soudées, où les voisins se connaissent les uns les autres et prennent soin d'eux, ont un endroit pour se rencontrer et rester ensemble, cajuns, militants, artistes, voyageurs, nouveaux venus et anciens habitants ensemble. « Frappons des talons tous ensemble trois fois ; nous sommes rentrés » dit un autre gros gars avec une casquette de baseball, rayonnant. Tous nous saluent et nous remercient. Ils s'occupent des dégâts dans leurs maisons, essaient de les nettoyer, de les dégager et de les rendre vivables avant de retourner travailler – si ils encore du travail. « Mais les gens vont-ils revenir, d'après vous », demandai-je à une femme blonde qui essayait de m'entraîner à l'intérieur pour jouer de l'argent. « Ils vont revenir, m'assure-t-elle. Vous ne serez pas capable de les tenir éloignés. Nous avons un blog de quartier, et nous sommes restés en contact, et tout ce que nous lisons dessus c'est “pouvons-nous rentrer, quand vont-ils nous laisser rentrer, nous voulons rentrer...” ».

Juniper, Lisa et moi sortons. Nous décidons d'aller en voiture à travers le quartier le plus dévasté. [...] Nous marchons un peu dans la rue la plus proche de l'effondrement de la digue, par où sont passés les torrents de boue. Une chambre est grande ouverte, dans une maison totalement détruite, mais dedans, un lustre pend intact. Je pense à une histoire que j'ai lu quelque part, à propos d'une pauvre famille du sud, où le plus profond désir de la mère, le symbole pour elle du confort, de la sécurité, de la beauté et de la vie bonne, était un lustre. Dans l'histoire, elle arrivait finalement à en avoir un, mais une catastrophe survenait. Ce lustre intact au milieu des ruines symbolise la survie des espoirs et des rêves, même dans ce désastre. Ce ne sont peut-être pas mes espoirs, mes rêves, ou ma vision de ce qui est beau, mais ce sont ceux de quelqu'un.

□